



HAL
open science

Imprimerie

Anouk Cohen

► **To cite this version:**

| Anouk Cohen. Imprimerie. Dictionnaire de la méditerranée, 2016, pp.691-698. hal-03098081

HAL Id: hal-03098081

<https://hal.science/hal-03098081>

Submitted on 3 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DICTIONNAIRE DE LA MÉDITERRANÉE

sous la direction de
Dionigi Albera, Maryline Crivello et Mohamed Tozy
en collaboration avec Gisèle Seimandi

ACTES SUD

Alors que l'imprimerie apparaît au xv^e siècle en Occident, c'est seulement à la fin du xix^e siècle qu'elle est largement diffusée dans l'Orient arabe. En effet, ce n'est pas avant 1870-1890 que les historiens notent son impact sur l'élite ottomane et son rapport au savoir et à sa transmission (Robinson, 1993). Dans son ouvrage, *The Printing Press as an Agent of Change*, Elizabeth Eisenstein (1979) développe la notion de « fixité typographique » pour désigner cette transformation dans le contexte européen. Cette expression renvoie aux pouvoirs de l'imprimerie de préservation et de reproduction du savoir qui mettent des textes en relation élaborant ainsi de nouveaux schèmes de pensée, voués à être continuellement corrigés et redéfinis à travers les générations. Selon l'auteur, cette « accumulation du savoir » a représenté un agent de changement fondamental dans le monde.

Toutefois, comme le démontre Adrian Johns dans son livre, *The Nature of the book* (1998), il serait réducteur de croire que l'imprimerie a eu partout les mêmes effets. Il est aisé d'observer que son adoption et son utilisation sont survenues à des époques différentes et suivant des modalités spécifiques. La Méditerranée occidentale et orientale illustre bien cette pluralité d'usages et d'appropriations.

Si la ligne de fracture établie par Fernand Braudel entre une « Méditerranée occidentale chrétienne » et une « Méditerranée orientale musulmane » reste ici pertinente, porter attention à l'histoire de l'imprimerie et aux usages associés à cette technique permet surtout de mieux cerner les contacts incessants entre ces deux ensembles, la circulation des techniques et des pratiques ainsi que les relations de coopération et de concurrence qui marquent cet espace jusqu'à aujourd'hui. S'intéresser à l'imprimerie conduit donc à nuancer l'opposition trop souvent réductrice qui caractérise la Méditerranée, afin, au contraire, d'en saisir la diversité.

Le 14 octobre 1457 apparaît en Allemagne le premier livre imprimé : le *Psautier de Mayence*. L'art nouveau se répand avec rapidité le long de la vallée du Rhin. La propagande religieuse et les rivalités confessionnelles jouent un rôle central dans sa diffusion jusqu'aux côtes ottomanes.

Les juifs sont les premiers à ouvrir des imprimeries à Constantinople et à Salonique à la fin du xv^e siècle. Ils sont suivis tardivement par les Arméniens (1567) et les Grecs (1627) (Mermier, 2005). Dès 1578, le Collège maronite de Rome invite, quant à lui, de jeunes clercs de la communauté maronite libanaise à fréquenter les collèges romains afin d'y étudier le nouvel art. À son retour, l'un d'entre eux rapporte une imprimerie au couvent Saint-Antoine de Quzhaya où est imprimé, en 1610, le premier livre au Liban : un psautier composé en caractères syriaques (caractères permettant de transcrire l'arabe) et carsuni (Nasrallah, 1951). Ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1704, qu'une imprimerie arabe est établie à Alep, troisième ville de l'Empire ottoman (1299-1923). Au cours du xviii^e siècle, la production de livres connaît un renouveau significatif grâce à l'établissement de nouvelles écoles au Liban, qui jouit d'un système politique plus libéral que les autres provinces de l'Empire. Missions protestantes et congrégations catholiques établissent des imprimeries pour répondre aux besoins des écoliers. Dès lors, l'éducation et l'imprimerie deviennent des terrains d'affrontements privilégiés entre jésuites et protestants pour étendre leur influence dans la région (Atiyeh, 1995).

En 1726, les musulmans fondent leur première imprimerie à Istanbul qui publiera 21 ouvrages jusqu'à sa destruction en 1787 (Gdoura, 1985). L'imprimerie s'implante donc plus vite et plus intensément dans la population chrétienne et juive que musulmane, pourtant largement majoritaire à la fin du xv^e siècle. L'adoption tardive de l'imprimerie dans le monde islamique tient à plusieurs facteurs, d'abord politiques : les sultans Bayezid II en 1485 et Selîm I^{er} en 1515 interdisent aux musulmans d'imprimer des textes en arabe et en turc dans l'Empire et ses provinces. Puis économiques : les copistes constituent une puissante corporation et une source de revenus importante (Berthier, Héricher et Zali, 2005). Cependant la résistance à imprimer dans la langue du Coran est surtout de nature religieuse et culturelle : l'élite des oulémas, docteurs de la loi, craint que le Livre soit altéré par sa reproduction technique à l'origine d'erreurs dans les premières éditions imprimées du texte original en Europe au xvii^e siècle. En outre, les oulémas redoutent que la standardisation de l'imprimé bouleverse le système de transmission du savoir oral au fondement de leur autorité.

Au cœur de ce système de transmission se trouve le Coran – que l'arabe désigne par *qur'an* pour ne pas confondre la révélation avec son support, *mushaf* (« volume »). Les musulmans sont profondément conscients de ce statut qui fait du Coran un livre à part, le Livre de Dieu : *al-kitâb Allah*. C'est pourquoi, ils s'efforcent d'apprendre un maximum de sourates par cœur, en les répétant à la suite du professeur. Jusqu'au xix^e siècle, les musulmans privilégient la transmission orale et directe « d'hommes à hommes » (Robinson, 1993), seule manière de transmettre la pensée originale d'un auteur et la vérité d'un texte. La reproduction technique frappe au cœur de ce système de transmission si bien que la

question de son adoption divise les différents courants de l'islam. Tandis que pour les musulmans traditionalistes (notamment au Maghreb), l'imprimerie risquerait de porter atteinte à la réception correcte du Coran, pour les musulmans réformistes, elle permettrait au contraire d'étendre sa diffusion. C'est lorsque l'islam commence à être menacé par la propagande religieuse catholique et protestante que les musulmans adoptent les techniques d'impression. Dès lors, l'imprimé devient une arme de défense de la foi musulmane.

Au début du XIX^e siècle, l'imprimé joue un rôle essentiel dans la naissance du mouvement réformiste musulman au Caire (Cole, 2002). La prolifération des copies lithographiées du Coran – préférées aux copies typographiques qui ne permettent pas de conserver l'écriture manuelle – à un prix abordable élargit sa diffusion aux classes populaires dont l'accès au Coran était jusqu'alors principalement fondé sur l'écoute et la mémorisation. Les fidèles peuvent désormais accéder au texte révélé librement et directement, sans la médiation de commentateurs, généralement membres de l'élite religieuse et politique. Les fidèles sont en outre capables d'indexer et d'examiner le Coran avec précision. Enfin, la possibilité de consulter un nombre croissant d'imprimés leur permet de comparer et de critiquer les textes classiques, de discerner les conflits et les divergences parmi les écoles de pensée, et d'en sélectionner certains principes pour développer une nouvelle approche de l'islam : un islam fondé, dans le cas des musulmans réformistes, sur un retour aux sources originelles et une standardisation et une rationalisation de nombreux domaines de pensée religieuse tels que la loi islamique.

La seconde moitié du XIX^e siècle est marquée par une large diffusion de l'éducation et la modernisation de la langue arabe, initiée par les journalistes et les éditeurs. L'impression des textes classiques arabes les pousse à entreprendre une standardisation grammaticale qui mène, à la fin du XIX^e siècle, à la réforme de l'arabe classique (*fusha*) (Cole, 2002). Ce renouveau linguistique inaugure une « renaissance littéraire » (*Nahda*) qui contribue à l'émergence d'une conscience nationale et d'un sentiment de distinction culturelle par rapport à l'Empire ottoman (Atiyeh, 1995). Enfin, la croissance quantitative de livres répondant aux besoins des lecteurs plus nombreux va de pair avec une diversification des sujets.

À la fin du XIX^e siècle, Beyrouth compte un grand nombre d'imprimeries et représente le centre de production du livre arabe. Des facteurs politiques, on l'a dit, et économiques expliquent cette situation. Contrairement aux autres provinces de l'Empire, l'imprimerie est portée par des individus et des institutions plutôt que par l'Administration, ce qui permet une amélioration rapide de la qualité des livres et des procédés d'impression (Atiyeh, 1995). Néanmoins, la diffusion du livre n'y est pas mieux organisée que dans le reste de l'Empire. Les ouvrages sont généralement vendus dans des boutiques non spécialisées ou directement

par leurs auteurs. Le passage graduel de l'imprimerie (*matba'a*) et de la librairie (*maktaba*) à la maison d'édition (*dâr*) a lieu plus tard, au xx^e siècle (Atiyeh, 1995).

En 1885, lorsque l'exercice de la censure devient plus strict à Beyrouth, des auteurs commencent à envoyer leurs textes en Égypte (en particulier au Caire) qui jouit d'une politique libérale sous le sultan Abdülhamid II (1876-1908) (Atiyeh, 1995). Beaucoup d'intellectuels syriens et libanais finissent par s'y installer, certains temporairement, d'autres définitivement. La rencontre de ces auteurs et leurs convictions politiques communes produisent une effervescence littéraire dont le principal enjeu est la « modernité ». Au milieu du xx^e siècle, auteurs syriens et libanais donnent un nouveau souffle à l'imprimerie avec l'apparition, dans les années 1940, des premières maisons d'édition de livres arabes indépendantes. À la Révolution égyptienne de 1952, la production d'ouvrages atteint son pic avant d'être freinée par la nationalisation de l'industrie du livre dont la nouvelle république a désormais le monopole. Le changement de régime entraîne un déplacement de la production littéraire arabe du Caire à Beyrouth où s'accroît le nombre de maisons d'édition au cours des années 1970. Une majorité d'entre elles est spécialisée dans les livres religieux et politiques : la capitale libanaise devient le centre de publication des groupes dissidents arabes nationalistes, socialistes et laïques.

694

IMPRIMERIE

Jusqu'à aujourd'hui, Beyrouth et Le Caire représentent les « banques centrales » du livre arabe (Casanova, 1999, p. 181). Elles concentrent un bon nombre de créneaux éditoriaux avec le quasi-monopole du livre islamique, du livre de cuisine, des encyclopédies, des dictionnaires et de la littérature. Depuis quelques années, ces capitales sont néanmoins concurrencées par la Syrie, la Jordanie, l'Arabie Saoudite et les Émirats arabes unis, où les champs culturels nationaux se renforcent de plus en plus (Mermier, 2005). En témoignent l'apparition de nouvelles maisons d'édition et l'augmentation des tirages aussi bien en Arabie Saoudite qu'au Yémen, en Jordanie, au Maroc ou en Tunisie.

En dépit de ce renouveau, l'industrie du livre est moins développée dans le monde arabe que dans le reste de la Méditerranée. Malheureusement, l'absence de données statistiques empêche d'établir de réelles comparaisons. D'autres indicateurs en revanche mettent en évidence certaines disparités : le fort taux d'analphabétisme et la faiblesse du pouvoir d'achat en sont les deux principaux. Les conditions de reproduction technique du livre arabe en est une autre essentielle.

Alors que l'imprimerie a connu une modernisation rapide en France, en Italie et en Espagne, les unités d'impression arabes, en particulier maghrébines, utilisent avec un retard et un moindre degré d'automatisation les mêmes techniques qu'en Europe. Au Maroc, par exemple, un nombre restreint d'imprimeries travaillent encore « au plomb », au moyen des méthodes typographiques et d'une linotype

(machine à composer au plomb). La majorité d'entre elles représente de petites unités et dispose de capacités relativement étroites, munies de presses de petit format. Ces structures produisent essentiellement des travaux commerciaux au détriment du livre dont les faibles marges sont dissuasives. Ce choix est conforté par le prix du papier, de plus en plus élevé, lié à la hausse des cours mondiaux et à l'étroitesse du marché, qui empêche les imprimeurs de produire en grande quantité et, par conséquent, de bénéficier de prix intéressants. Ces raisons poussent de nombreux éditeurs à externaliser leur impression à l'étranger, au Liban, en Italie et surtout en Espagne où le rapport qualité-prix est plus compétitif. Ce qui n'encourage pas les imprimeurs à moderniser leurs unités.

Le Maroc n'est pas le seul pays de la région à être confronté à ces difficultés. En fait, seuls les éditeurs égyptiens et libanais spécialisés dans la production de livres *turâth*, c'est-à-dire les œuvres issues du fonds du patrimoine littéraire, linguistique et religieux arabe (*turâth* désigne en arabe le « legs culturel »), investissent dans les travaux d'impression et relient leurs livres. « Le caractère lucratif de la commercialisation de ce type d'ouvrages, notamment de sa part religieuse qui est la plus importante, provient du fait que son marché déborde de loin les pays arabes pour embrasser l'ensemble du monde islamique. » (Mermier, 2003, p. 417.) En outre, ajoute l'auteur, « l'absence de droits d'auteur (puisque'il s'agit de la réimpression d'ouvrages du patrimoine islamique) et un risque réduit de censure en diminuent les coûts initiaux, ce qui permet aux éditeurs de porter une partie des investissements financiers sur la reliure de façon à accroître la valeur symbolique et matérielle de ces ouvrages » (*ibid.*).

Au matériel obsolète s'ajoute une autre difficulté : la faible qualification des ouvriers des salles des machines, qui n'ont bien souvent pas reçu de formation particulière dans les métiers d'impression. Ils présentent généralement un faible niveau d'instruction ou sont, comme au Maroc, analphabètes. Les ouvriers apprennent le métier sur le tas, par imitation et répétition des gestes de leurs aînés.

Enfin, la mise en pages du livre arabe continue de poser problème. Contrairement à l'écriture latine qui possède, depuis l'époque romaine, deux styles d'écriture : l'une manuscrite et l'autre constituée de caractères, l'écriture arabe est une, et l'imprimerie et l'outil informatique continuent de reproduire fidèlement sa structure manuscrite et cursive. Cette particularité, combinée à d'autres (comme la multitude des formes des lettres, les signes de vocalisation, la direction de l'écriture de droite à gauche, etc.), complique la codification de l'alphabet arabe.

Cette situation avait conduit en 1938 l'Académie de langue arabe du Caire à créer une Commission de la réforme des lettres arabes chargée de simplifier l'écriture. Mais des controverses religieuses, culturelles et nationalistes perturbent jusqu'à aujourd'hui la fixation de la *fusha* sur des assises normatives. Des

oulémas traditionnalistes se sont opposés à ce que l'on change le système d'écriture de l'arabe, de crainte que cela ne modifie le message divin et n'introduise une coupure, puisque, disent-ils, aux générations futures ne sera transmise que la nouvelle graphie qui ne permet pas de lire le Coran.

Le poids de l'opposition a retardé la normalisation de la *fusha* jusqu'en 1976, date à laquelle les réunions entre représentants arabes se sont multipliées. Mais c'est véritablement en 1982 que l'Organisation arabe de normalisation et de métrologie (ASMO, dissoute en 1990) développe la norme de codage de caractères ASMO 449 permettant l'échange d'informations et les applications de traitement de données et de textes. Par la suite, l'Organisation internationale de normalisation l'adopte comme une norme internationale (ISO 8859-6). Néanmoins, au fil des ans, les usagers et les constructeurs informatiques désireux de conquérir le marché informatique et de contourner les contraintes technologiques ont défini plusieurs jeux de caractères codés pour l'alphabet arabe (plus d'une quarantaine). De sorte qu'aujourd'hui aucun ne prévaut. Cela complique la tâche des concepteurs de logiciels de PAO qui utilisent des normes différentes, d'où le problème rencontré par les éditeurs, compositeurs et imprimeurs qui, pour un même texte, disposent de plusieurs versions informatiques, parfois, incompatibles.

L'absence de consensus sur la mise au point d'un code typographique arabe de référence tient à la difficulté des pays à s'accorder sur une réforme de la langue qui porterait non seulement sur la codification de l'alphabet mais aussi sur la standardisation de certains termes. Cela met en exergue les enjeux de légitimité et de légitimation que les académies arabes n'acceptent pas de conférer à un centre décisionnaire tel que la Ligue arabe. On pourrait alors émettre l'hypothèse que cette situation est liée à un rapport de force dans la mesure où l'instance qui décidera de la forme à donner à la langue arabe numérisée fixera des règles typographiques suivant lesquelles un ensemble d'ouvrages, dont le Coran, devront être reproduits, et disposera alors d'un pouvoir conséquent dans l'ensemble du monde arabo-islamique.

Ces conditions de production entraînent plusieurs anomalies sur l'objet livre. Pourtant, l'impression et la mise en pages continuent de générer une part importante des coûts de production du livre (un tiers au Maroc, par exemple, contre moins d'un quart en France). L'imprimerie représente l'un des maillons le plus coûteux de la chaîne de production et le principal frein au développement de l'industrie du livre en Méditerranée orientale.

L'intervention limitée des États dans les affaires culturelles constitue aussi un obstacle important. En dépit des politiques de scolarisation postindépendance menées dans la région, la lecture ne constitue pas une pratique culturelle courante liée au loisir, au profit de la télévision et du cinéma. Au Maroc, et même au Liban et en Égypte, les objets de lecture sont principalement des ouvrages

scolaires, des livres de religion et des journaux, c'est-à-dire une littérature prescrite ou informative, dans les deux cas instrumentale (Cohen, 2016). L'usage cultuel des livres dont rendent compte aussi bien les gestes qui lui sont associés (récitation, mémorisation et écoute des prières) que les objets aux côtés desquels ils sont vendus (pupitre, chapelet, tapis de prière, etc.) montre à quel point la lecture continue d'être marquée par le rituel et un certain rapport à l'oralité. Le plus faible nombre de bibliothèques scolaires, universitaires et publiques est un autre indicateur d'une culture du livre moins solide dans cette partie de la Méditerranée. De sorte que l'ouvrage présente une esthétique populaire souvent différente de part et d'autre de la Méditerranée : plutôt sobre ou colorée de manière à atteindre un public spécifique, plus ou moins familier de l'écrit. Cependant, la création récente de nouveaux établissements scolaires et universitaires a entraîné une augmentation importante du nombre de lecteurs, manifeste à travers un public féminin plus étendu.

Enfin, notons que, depuis quelques années, les réseaux de l'imprimé se combinent à d'autres, immatériels ou plutôt autrement matériels : numériques. Les auteurs méditerranéens sont de plus en plus nombreux à pallier les aléas de l'édition et à contourner la censure de leur pays en envoyant leurs textes dans des maisons étrangères aux quatre coins de la Méditerranée. Pour ce faire, le moyen le plus fréquemment utilisé est l'envoi à distance par mail. Dans ce mouvement qui se profile, il conviendrait d'interroger les liens de concurrence et de complémentarité qui se nouent entre l'imprimé et l'Internet, et d'étudier dans quelle mesure ils sont en train de modifier les relations entre les pays dans la Méditerranée. Une chose est certaine, l'usage de plus en plus courant de l'Internet intensifie les échanges dans la région. Comme en atteste une pratique de plus en plus répandue : la coédition. Les rapports constants entre auteurs et éditeurs de Paris à Casablanca, de Rome à Beyrouth, au Caire et à Tunis sont en train de recomposer le champ littéraire méditerranéen et d'ouvrir des textes à un public plus large.

ANOUK COHEN

► Braudel (Fernand), empire, juifs, modernité, musulmans

MOTS-CLÉS

Alphabet, chaînes de transmission du savoir, édition, lecture, livre, oralité

RÉFÉRENCES

- ADRIAN, Johns, *The Nature of the Book*, University of Chicago Press, Chicago, 1998.
- ATIYEH, George N., « The Book in the Modern Arab World: The Cases of Lebanon and Egypt », in George N. Atiyeh, *The Book in the Islamic World. The Written Word and Communication in the Middle East*, University of New York Press, Albany, 1995, p. 233-253.
- BERTHIER, Annie, HÉRICHER, Laurent et ZALI, Anne, *Livres de Parole. Torah, Bible, Coran*, Catalogue de l'exposition, BNF, Paris, 2005.
- CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des lettres*, Le Seuil, Paris, 1999.
- COHEN, Anouk, *Fabriquer le livre au Maroc*, Karthala, « Terres et gens d'Islam », Paris, 2016.
- COLE, Juan, « Printing and Urban Islam in the Mediterranean World, 1890-1920 », in Leila Tarazi Fawaz et Christopher Alan Baily, *Modernity and Culture. From the Mediterranean to the Indian Ocean*, Columbia University Press, New York, 2002, p. 344-364.
- EISENSTEIN, Elizabeth, *The Printing Press as an Agent of Change. Communication and Cultural Transformations in Early Modern Europe*, Cambridge University Press, Cambridge – New York, 1979.
- GDOURA, Wahid, *Le Début de l'imprimerie arabe à Istanbul et en Syrie : évolution de l'environnement culturel (1706-1787)*, Université de Tunis, « Publications de l'Institut supérieur de documentation, 8 », Tunis, 1985.
- MERMIER, Franck, « Les Habits neufs de l'édition arabe », in Franck Mermier (dir.), *Mondialisation et nouveaux médias dans l'espace arabe*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2003, p. 409-424.
- MERMIER, Franck, *Le Livre et la Ville. Beyrouth et l'édition arabe*, Actes Sud – Sindbad, Arles, 2005.
- NASRALLAH, Joseph, *L'Imprimerie au Liban*, Université Saint-Joseph, Beyrouth, 1951.
- ROBINSON, Francis, « Technology and Religious Change: Islam and the Impact of Print », *Modern Asian Studies*, 27, 1, 1993, p. 229-251.